



En partie sud de la zone topographiée, les galeries d'extractions E (à gauche) et K (à droite), vues depuis le pied du puits d'accès A9. Mine de fer de Gounoudoudji.
(photo J. & L. Triolet).

SUR LA PISTE DES HOMMES A QUEUE.

CE QUE NOUS DIT UNE LEGENDE MINIERE OUEST- AFRICAINNE DE L'ACTIVITE PASSEE DE LA MINE DE FER DE GOUNOUDOUJJI AU BENIN

Jérôme TRIOLET & Laurent TRIOLET¹

Résumé

La mine de fer de Gounoudoudji, dans le Sud du Bénin, présente un caractère industriel et rationnel marqué. Elle s'intègre à un gigantesque complexe sidérurgique, en activité semble-t-il jusqu'au début du XVI^e s. Une légende, encore très vive aujourd'hui, l'associe à des hommes à queue, qui l'auraient creusée et y auraient vécu. L'étude de cette légende et d'autres impliquant des hommes à queue un peu partout dans le monde montre qu'elle est certainement d'origine autochtone, et qu'elle a transmis jusqu'à nos jours le souvenir des mineurs et des métallurgistes qui travaillaient à Gounoudoudji, ainsi que celui de leurs pratiques industrielles.

Abstract

The Gounoudoudji iron mine, in the south of Benin, has a marked industrial and rational feature. It is part of a gigantic steelworks complex, apparently in operation until the beginning of the 16th century. A legend, still very much alive today, associates it with men with tails, who are said to have dug it and lived there. The study of this legend and other involving men with tails all over the world shows that it is certainly of indigenous origin, and that it has transmitted to the present the memory of the miners and metallurgists who worked in Gounoudoudji, as well as that of their industrial practices.



Fig. 1 : « Ça c'est le trou des hommes à queue ! » Puits de mine à Segba, environ 1 km à l'est de Gounoudoudji, et devant lequel ce témoignage a été recueilli (photo J. & L. Triolet).

Lors de notre deuxième voyage au Bénin, en 2018, nous avons eu l'occasion d'étudier la mine de fer de Gounoudoudji, en compagnie d'Inga Merkyte et de Søren Albek qui avaient publié, avec le regretté Klavs Randsborg, un plan schématique des parties accessibles dès 2013 (RANDSBORG et MERKYTE 2013). Situé sur la commune de Dogbo, dans le Département du Couffo au sud du Bénin, et partiellement ouvert au public, le site se présente sous la forme de vastes couloirs souterrains creusés à quelques mètres sous la surface et rayonnant depuis la base de petits puits d'extraction. Par analogie avec les carrières souterraines de l'Ouest de la France, dont les volumes sont similaires, on pourrait dire qu'on a globalement affaire à une exploitation par traçage de galeries rayonnantes et filantes avec des piliers relativement longs et parallèles entre eux. L'exploitation présente un caractère industriel et rationnel marqué (gros volumes de vides souterrains et régularité des couloirs d'exploitation) et s'intègre à un gigantesque complexe sidérurgique, en activité semble-t-il jusqu'au début du XVI^e s. ; on retrouve à environ un kilomètre à l'est, à Segba, des puits de mine identiques et des collines de scories. L'ensemble témoigne de l'intense activité sidérurgique de la région avant l'arrivée des européens (MERKYTE, ALBEK et RANDSBORG 2019 ; MERKYTE et ALBEK, 2022). Il est également associé à une légende encore très vive dans l'esprit des populations locales, qui disent la tenir de leurs aïeux. Elle a retenu notre attention et nous avons essayé de la faire parler.

« *Ça c'est le trou des hommes à queue !* » Le paysan qui vient d'émerger de la brousse et de s'arrêter près du puits de mine tout récemment dégagé à Segba n'a pas hésité un instant, il est formel. Voici l'expression la plus simple et la plus brute de la croyance étroitement associée à l'ensemble de ce vaste site minier. En langue Adja, Gounoudoudji signifie par ailleurs tout simplement « sur le trou », et les témoignages que nous avons pu recueillir, très homogènes, livrent tous, à quelques détails près, le même récit.

Ainsi, autrefois, des hommes venaient vendre au marché des objets métalliques, des outils, des flèches... Ils arrivaient et repartaient dans la nuit, très tôt le matin et très tard le soir, et ils s'asseyaient toujours au même endroit derrière leur étal. Un jour, les villageois se sont rendu compte que, là où s'asseyaient ces vendeurs, il y avait des trous dans le sol, et ils ont mis de l'huile rouge [de l'huile de palme] dans ces trous, de façon à y attirer les fourmis. Lorsque les

vendeurs sont revenus au marché et se sont assis à leurs places, les fourmis les ont attaqués, les obligeant à s'enfuir en catastrophe, dévoilant la queue qu'ils cachaient jusque-là dans les trous. La suite diffère un peu selon les versions, mais jamais les hommes à queue ne revinrent au marché. Selon certains, ils développèrent des ailes et s'envolèrent jusqu'à Gounoudoudji où ils se terrèrent à jamais (BALOGOUN 2018) ; pour d'autres, ils ne revinrent jamais à Gounoudoudji et quittèrent le pays en fuyant par un souterrain jusqu'à Bohicon (GODUI 2018).

Mais pour tous, avant cet épisode, les hommes à queue vivaient très certainement dans les « trous » autour de Gounoudoudji. Et bien qu'ils en soient partis, beaucoup répugnaient à s'engager dans les puits qui parsemaient la brousse et les galeries qu'ils desservaient car on disait que, dans leur précipitation, les hommes à queue avaient abandonné dans les cavités des machines qui allaient couper en morceaux ceux qui s'y aventureaient... À tel point qu'en 2013, le recrutement pour dégager la partie aujourd'hui accessible du site fut difficile sur place et qu'il fallut faire appel à des ouvriers de Bohicon (SOGLO 2018).

À Gounoudoudji, la tradition nous décrit également parfois ces hommes, déjà à part du fait de leur queue, comme n'étant pas des Noirs mais des Asiatiques ou des Européens, à coup sûr des étrangers, ne se mélangeant pas aux populations locales (GODUI 2018). Une communauté à part, industrielle et produisant, à l'aide de ses machines, des objets métalliques vendus au marché : on reconnaîtra là sans peine un groupe de métallurgistes, ostracisé du fait de ses savoirs jalousement gardés et de pouvoirs considérés comme relevant du surnaturel. Sondant et pénétrant la terre par effraction à la recherche du minerai, maîtrisant le feu qui le transforme en métal puis en outils et en armes au terme d'opérations longues, complexes et impressionnantes, ces populations vivaient, historiquement et un peu partout dans le monde, à l'écart du reste de la société. C'était par exemple le cas dans les Vosges en France où, dès le XVI^e s., des mineurs « saxons ou tyroliens d'origine, s'implantent localement mais préfèrent, lorsque la géographie locale le permet, se tenir à l'écart des villages », donnant naissance à des communautés vivant, parfois encore au début du XIX^e s., totalement repliées sur elles-mêmes (PIERRE 1989). C'était également vrai jusqu'à des périodes récentes en Afrique de l'Ouest. Au Nigéria, la sidérurgie semble ainsi

GOUNOUDOUDI (DOGBO, département du COUFFO, BÉNIN)
Puits et galeries de mine



Fig. 2 : Plan d'une petite partie de la mine de fer de Gounoudoudji, avec puits d'accès et galeries de mine. Commune de Dogbo, département du Couffo dans le Sud du Bénin (J. & L. Triolet, 2018).

avoir été durant des siècles le fait d'une caste fermée d'artisans spécialisés itinérants, donc d'étrangers, « qui se déplaçaient d'un site à l'autre à mesure qu'ils épuisaient les matières premières disponibles sur place » (OKAFOR 2002). À la fin du XIX^e s., entre Bobo-Dioulasso et Bandiagara, dans l'actuel Burkina Faso, le capitaine Binger peut encore témoigner de la défiance qui régnait envers ces métallurgistes itinérants dont on ne pouvait se passer : « C'est un village de forgerons, il s'appelle Moukkéna. De grands amas de scories se trouvent à l'ouest ; les forgerons y ont construit des abris dans lesquels ils travaillent pendant la journée. Ce village fournit beaucoup de houes, dites daba, à Dioulassou, et ne s'occupe presque pas de culture. Il a une fort mauvaise réputation, et jamais, sous aucun prétexte, on ne s'y arrête. » (BINGER 1892). Quant aux machines des hommes à queue, elles font écho au caractère industriel et rationnel marqué de l'exploitation souterraine et à sa gigantesque empreinte, ce qu'aujourd'hui pourtant seule l'étude approfondie du site permet de reconstituer.

Transmise de génération en génération, la légende est profondément enracinée localement et semble ancienne. Tous disent tenir ce récit de leurs aïeux, de leurs grands-parents... Il s'inscrit surtout, avec des spécificités propres tout à fait cohérentes avec ce que nous connaissons du site de Gounoudoudji dont il intègre en quelque sorte la mémoire, dans un cadre spatio-temporel beaucoup plus vaste, débordant largement le Bénin, l'Afrique de l'Ouest et même l'Afrique, et remontant très probablement à une période antérieure à la colonisation européenne.

Au Bénin tout d'abord, des études récentes (IROKO 1983, 1992) ont mis en évidence une croyance en l'existence passée d'hommes à queue, croyance toujours vivace dans pratiquement tout le pays, avec cependant d'importantes variantes selon les régions. Concernant leur appellation, « le nom qui a le plus fait fortune est celui de Sidodogonnu (« ceux qui enfoncent leur queue dans un trou ») sous lequel ils sont connus dans la majeure partie de l'ère culturelle fon » ; et l'histoire associée du trou au marché dans lequel est versée de l'huile de palme pour forcer les hommes à queue à se démasquer s'avère typique du Sud du Bénin. Mais, si autour d'Abomey et à Gounoudoudji ils étaient métallurgistes-forgerons, la tradition les qualifie ailleurs de cultivateurs, de tisserands, de chasseurs ou d'éleveurs... Ils seraient même descendus du ciel pour fonder Akodéha non loin

de Comé. Ils ne vivaient généralement pas sous terre, le cas de Gounoudoudji faisant plutôt figure d'exception, même si des hommes à queue sont réputés avoir vécu dans des grottes au sein d'une grande forêt dans la région de Njaku ou dans des grottes de montagne à proximité de Matery dans l'Atacora. Au bout du compte, ces croyances très prégnantes en des hommes à queue s'inscrivant dans une tradition ancienne dépassant de beaucoup le Bénin, Abiola Félix Iroko en vient à considérer que « ces représentations sont si vivaces en Afrique qu'elles n'ont pas dû leur existence à un quelconque regard européen sur les réalités du continent. »

L'Afrique regorge en effet d'histoires d'hommes à queue, à l'origine d'une abondante littérature trouvant sa source dans des controverses du XIX^e s. entre scientifiques, érudits, voyageurs, explorateurs et autres aventuriers s'opposant sur le caractère réel ou imaginaire du phénomène. Mais les premiers témoignages parvenus en Europe remontent au Moyen Âge et proviennent, jusqu'à la fin du XVIII^e s., essentiellement d'Asie du Sud-Est. Le phénomène semble ensuite se décaler vers l'Afrique, les écrits du XIX^e s. ne concernant pratiquement plus que l'Afrique centrale et l'actuel Nigéria. Le XX^e s. voit, en Afrique, ce glissement vers l'ouest se poursuivre, les témoignages se rapportant alors tous à l'Afrique occidentale, Bénin et Nigéria compris, tandis que les mentions d'hommes à queue reviennent en force en Asie du Sud-Est, notamment en Indochine. Mais, au-delà de ces fluctuations spatio-temporelles, ces récits d'hommes à queue s'épanouissent pratiquement tous en zone intertropicale, pour la plupart entre l'équateur et le tropique du Cancer. Ils possèdent également de très nets dénominateurs communs, avec des spécificités régionales et, en Afrique comme en Asie, nombreux sont ceux qui mettent en scène des hommes à queue contraints de creuser un trou dans le sol ou dans leur siège pour pouvoir s'asseoir, voire dans leur lit pour dormir...

Si l'on excepte quelques rares évocations dans l'antiquité, Marco Polo est, au XIII^e s., l'un des premiers à signaler une population d'hommes à queue qu'il situe dans l'actuelle île de Sumatra. De nombreux autres témoignages suivront, concernant pratiquement tous, jusqu'à la fin du XVIII^e s., l'Asie du Sud-Est et plus particulièrement l'arc d'archipels qui s'étire des îles Nicobar, en mer d'Andaman, jusqu'à Taïwan en passant par l'Indonésie et les Philippines. Au

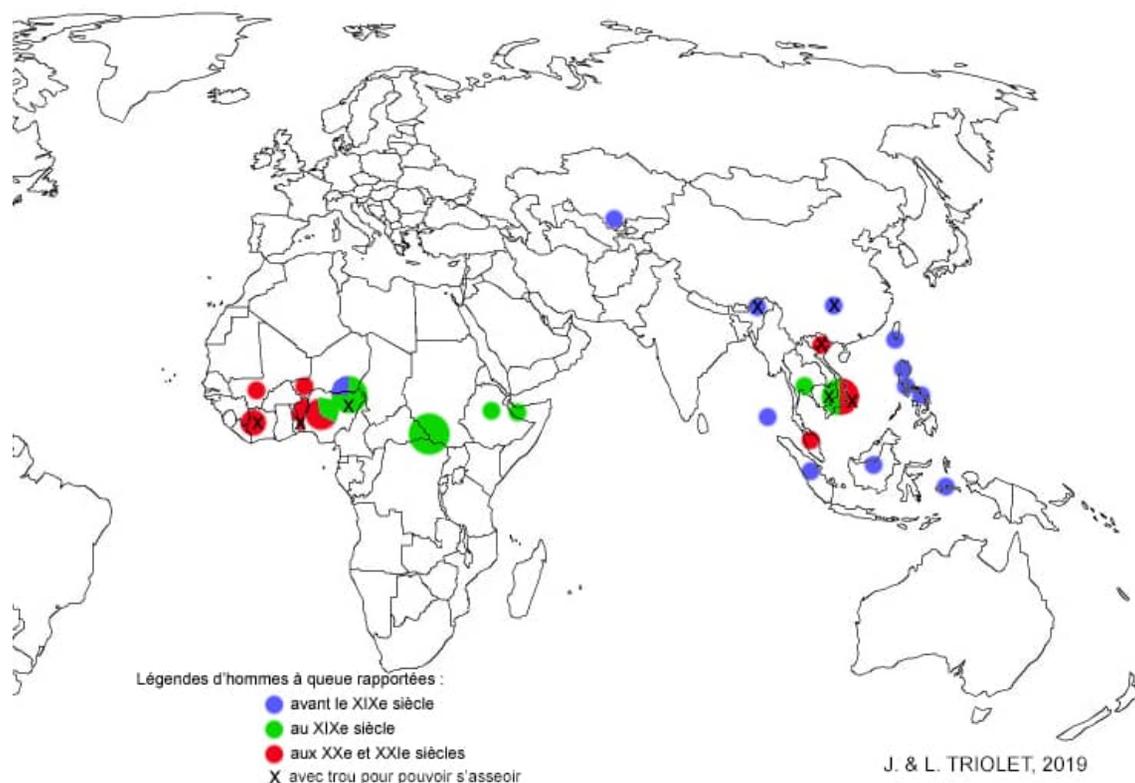


Fig. 3 : Répartition géographique et chronologique des légendes d'hommes à queue.
(J. & L. Triolet, 2019).

XVIII^e s. tout particulièrement, des voyageurs, des explorateurs ou des missionnaires, à la découverte de ces contrées où les puissances européennes rivalisent pour le contrôle du commerce des épices, rapportent ainsi avoir entendu parler de peuplades d'hommes à queue dans l'archipel de Nicobar, à Bornéo ou aux îles Moluques, dans l'île de Luçon ou dans celle de Mindoro aux Philippines, ou encore au sud de Formose... (HEUVELMANS 1955 ; PENEL 1982). Tous ces signalements restent peu documentés, focalisant souvent sur la taille et l'aspect de l'appendice caudal dont seraient affublées les populations en question. Ils reposent bien évidemment sur des croyances ou des rumeurs qui concernent, comme ce sera très souvent le cas par la suite, les confins du monde connu. Les informateurs locaux évoquent des populations lointaines, isolées, reculées, inaccessibles ou n'existant plus, présentées en quelque sorte au voyageur européen comme plus « sauvages » qu'eux-mêmes, la queue en attestant. À cet égard et bien que localisé cette fois au cœur du continent, le récit que livre Samuel Turner de ses entretiens avec le Deb-raja à Tassissudon dans l'Ouest du Bhoutan à la toute fin du XVIII^e s. est tout à fait révélateur ; et ces hommes à queue doivent creuser un trou dans la terre pour pouvoir s'asseoir ! Le Deb-raja raconte ainsi à son interlocuteur que, dans une montagne

prodigieusement élevée et gigantesque à l'est du Bhoutan et au nord du royaume d'Assam, « et si éloignée, que les Boutaniens n'ont point de relations avec ses habitants, [...] il existe [...] une race d'hommes ayant des queues courtes et droites. Ces queues sont fort gênantes pour eux ; car, comme elles ne plient jamais, ils ne peuvent s'asseoir qu'après avoir creusé un trou dans la terre » (TURNER 1800).

Le début du XIX^e s. marque un très net basculement du mythe vers l'Afrique ; plus particulièrement vers l'Afrique centrale et ses contrées riches de mystères et de promesses pour des Européens à qui elles resteront encore longtemps inaccessibles. Les écrits publiés le sont donc, là encore, sur la base d'informations indirectes, fournies soit par des esclaves originaires de ces régions encore inexplorées, soit par des acteurs de la traite transsaharienne en Afrique du Nord. Colportée dans ce contexte esclavagiste tout à fait particulier, la légende des hommes à queue prend une forme originale plus particulièrement raciste et déshumanisante (HEUVELMANS 1980 ; PENEL 1982), et ces hommes à queue à la bestialité exacerbée, anthropophages et gloutons, affublés du sobriquet évocateur de Niams-niams – parfois Yem-yems, N'yemnyems ou Nam-nams – font couler beaucoup d'encre. Ainsi, cinquante ans



Fig. 4 : Les galeries d'exploitation filantes A, H, I et J vues depuis l'accès A11. On peut noter différents types de sections. Mine de fer de Gounoudoudji (photo J. & L. Triolet).

après une première mention d'esclaves noirs, anthropophages et pourvu d'une queue, dont il convient de se méfier et qui arriveraient parfois sur les marchés aux esclaves du Caire (FRANK 1802), l'explorateur Francis de Castelnau publie un mémoire intitulé : « Renseignements sur l'Afrique centrale et sur une nation d'hommes à queue qui s'y trouverait ». Dans ce travail, basé sur l'interrogatoire d'une vingtaine d'esclaves africains au Brésil, deux d'entre eux affirment avoir vu des hommes à queue dans une région située au sud-ouest du lac Tchad. Et, le témoignage du Haoussa Meidassara, natif de Kano, est assez caractéristique des histoires qui vont circuler sur les Niam-niams pendant une bonne dizaine d'années, si ce n'est la mention du trou pour s'asseoir qui reste rare par ailleurs : « [II] a fait partie d'une expédition militaire contre les Niams-niams et en a tué plusieurs. Ils avaient des queues. Les jeunes enfants, en naissant, ont des queues d'environ deux pouces de long. Il a vu un homme qui en avait une d'environ 70 centimètres. En général, elle a moins d'un demi-mètre, elle peut avoir un pouce et demi de diamètre. Cette queue est lisse et noire. Ces gens sont du reste entièrement semblables aux autres nègres. Ils sont anthropophages. La queue n'a pas de mouvement, et ils ont des bancs pour s'asseoir, dans chacun desquels ils percent un trou pour

laisser passer cet appendice » (CASTELNAU 1851). Cette parution déclenche une controverse « savante » de grande ampleur. Certains confirment, nouveaux témoignages à l'appui, forçant encore le trait jusqu'à la caricature. Les Niam-niams seraient de redoutables anthropophages dont le pays, dans le centre inconnu et inaccessible du continent, est entouré de féroces voisins, ce qui le rend d'autant plus inaccessible. D'ailleurs : « Voici en quels termes les Arabes et les nègres du Tell parlent des Yemem : « Ces nègres ne sont pas des hommes, ce sont des monstres, leur membre se dresse par derrière entre deux fesses noires, leurs mœurs sont aussi sauvages que leur aspect. Ils ne savent pas ce que c'est qu'une maison, ils couchent dans des trous ou dans des broussailles, aucun vêtement ne les couvre, hommes et femmes vont également nus ; ils sont anthropophages, et tout étranger qui pénètre dans leur pays est infailliblement dévoré [...] À défaut de nourriture humaine, ils mangent tout ce qu'ils trouvent, les chevaux, les chiens, les ânes, et surtout les serpents qui pullulent dans leurs broussailles.» (AUCAPITAINE 1857). D'autres s'inscrivent en faux, considérant qu'il s'agit d'une « fable africaine » (ESCAYRAC DE LAUTURE 1855), ou rationalisent à l'extrême et de façon peut-être un peu facile, affirmant que cette légende est tout simplement due au port, dans

certaines tribus, de pagens comportant une longue bande d'étoffe pendant entre les jambes (TREMAUX 1855 ; FOA 1895) ou de peaux de bête munies de leur queue. Géographiquement, les récits du XIX^e s. évoquent d'abord des régions situées au sud-ouest du lac Tchad et explicitement le Borno (actuel Nord-Est du Nigéria). Mais, à partir de 1880, les Européens s'étant enfoncés au cœur du continent et ayant semble-t-il oublié cette histoire de queue, finissent par considérer que Niam-niams et Zandés, réputés pour leur vive résistance aux trafiquants d'ivoire et d'esclaves, ne constituent qu'une seule et même population aux confins actuels du Soudan, de la République centrafricaine et de la République démocratique du Congo (PENEL 1982). Ainsi, les hommes à queue restent les marqueurs de régions inconnues, inaccessibles et dangereuses, peuplées de « sauvages » craints de tous et même des trafiquants d'esclaves, l'anthropophagie renforçant encore le trait. Elle distingue cependant nettement les Niam-niams des hommes à queue de Gounoudoudji et, plus généralement, de ceux du Bénin. L'anthropophagie n'y est en effet jamais mentionnée, pas plus que dans les témoignages recueillis au XX^e s. en Afrique de l'Ouest. L'histoire des Niam-niams et de leur bestialité exacerbée a parfois été analysée comme un artifice de déshumanisation des populations noires par les marchands d'esclaves arabes (HEUVELMANS 1980 ; PENEL 1982). Les légendes d'hommes à queue toujours bien vivaces aujourd'hui en Afrique montrent pourtant à l'évidence que les Niam-niams ne constituent pas une création ex nihilo, que le folklore africain comportait déjà très certainement à cette époque des histoires de ce type, répandues dans de nombreuses régions du continent (SCHNELL 1944), et qu'elles ne devaient probablement pas grand chose à leur découverte par les Européens (IROKO 1983, 1992).

Ainsi, au tournant du siècle, Hostains et d'Ollone, s'enfonçant plein nord en pays Krou pour rallier le Soudan depuis la Côte d'Ivoire en remontant la rive gauche du fleuve Cavally, tombent, à une soixantaine de kilomètres de la côte, sur des populations isolées dans la grande forêt et n'ayant semble-t-il eu que très peu de relations avec l'extérieur. Interrogés sur la fin de la forêt vers le nord, les Niépos n'imaginent pas qu'il puisse y avoir autre chose que la forêt et n'ont entendu parler ni du Soudan, ni des blancs,

ni des guerres de Samory ; «... ils nous répétèrent le plus fermement du monde toutes les sornettes habituelles : le mur de grands cailloux, l'étroit défilé, les neufs enchanteresses perfides. Ils y ajoutèrent des détails circonstanciés sur des hommes à queue qui habitent ces régions ensorcelées : cette queue les gênant pour s'asseoir, ils font un petit trou en terre pour la mettre. [...] Il est naturel à l'homme, par tous pays, de placer là où il n'ose aller des choses fantastiques, et il est à remarquer que, dans ce cas, l'homme à queue est une de ses inventions les plus communes. Divers officiers du Soudan en avaient entendu parler comme existant au Sud ; puisqu'à nous on les donnait comme se trouvant au Nord, c'était l'indice que les populations du Nord et du Sud n'ont entre elles aucune communication. Et quoi qu'il en fût au fond, il y avait un parti à tirer de ces renseignements, et nous n'avons jamais manqué par la suite de nous informer très soigneusement et des grands cailloux, et des sorcières, et des hommes à queue : tantôt nous en approchions, tantôt nous leur tournions le dos, c'étaient d'admirables points de repère connus de tous, et ils nous ont été des plus utiles pour orienter notre marche » (OLLONE 1901). Marqueurs fiables de l'inconnu, les hommes à queue en viennent à guider les explorateurs ! Des légendes d'hommes à queue sont ensuite mentionnées sans beaucoup plus de précisions en Afrique de l'Ouest, tout d'abord dans la même région, en pays Dan (SCHNELL 1944), puis au Mali, au Niger, au Togo, au Nigéria et, bien sûr, au Bénin (IROKO 1983, 1992).

Parallèlement, la toute fin du XIX^e s. et le début du XX^e s. vont voir un renouveau des récits de ce type en Asie du Sud-Est, notamment une explosion des témoignages concernant la péninsule indochinoise. Et les controverses de l'époque, par sociétés savantes interposées, tout comme l'anthropophagie attribuée à beaucoup de ces hommes à queue, ne sont pas sans rappeler les Niam-niams africains un demi-siècle plus tôt. En Malaisie, des anthropologues rapportent la légende des orang-ekor ou « hommes à queue » qui hanteraient la forêt en évitant autant que possible le contact avec les hommes (SKEAT et BLAGDEN 1906), tandis que l'on recommande à certains voyageurs de faire attention à ne pas se faire manger par des Bataks à queue en arrivant à Bangkok (MAITRE 1912). En Indochine, le témoignage d'un administrateur français affirmant avoir capturé et examiné un Moï pourvu d'une queue fait controverse ;



Fig. 5 : La galerie d'exploitation E (hauteur 1,50 m). La chauve-souris s'engage dans la galerie F. Mine de fer de Gounoudoudji (photo J. & L. Triolet).

d'autant que, d'après ce prisonnier, « les Moï, dans l'antiquité, auraient tous possédé un appendice caudal très développé » (ENJOY 1896). L'auteur dit ne pouvoir vérifier ces allégations, les Moï étant très peu connus, sauvages, particulièrement dangereux et vivant dans des zones très difficiles d'accès. Il lui est très vite rappelé, après des arguments d'ordre scientifique, que : « Les légendes relatives à de tels peuples ont été réduites à néant par l'observation directe chaque fois que le mystère des régions où l'on plaçait ces peuples a été percé » (ZABOROWSKI 1897).

Des études plus larges permettent en fait de comprendre que la croyance en l'existence d'hommes à queue imprègne à l'époque toutes les populations de l'Indochine. Les Annamites disent que les populations proto-indochinoises Mnong, qui se sont réfugiées dans les montagnes à leur arrivée et qu'ils appellent péjorativement Moï (sauvage en vietnamien), ont des queues et sont anthropophages, surtout les plus isolées d'entre-elles... Il en serait ainsi, par exemple, dans la haute région montagneuse du Quang Nam, aux environs de Tra My où : « d'après la croyance populaire, deux espèces de Moïs s'y trouvent, ceux de la vallée, qui sont bien connus, et ceux habitant les hautes montagnes et n'ayant aucune relation avec les autres. Ces derniers

auraient une queue comme les singes, et seraient anthropophages ». Et certains Moï, gênés par la raideur de leur queue, feraient un trou dans leurs sièges pour pouvoir l'y loger (GAIDE 1928)... Quant aux Moï, ils possèdent également leurs propres croyances en des hommes à queue qu'ils considèrent comme plus « sauvages » qu'eux. Une légende communément répandue chez ces montagnards évoque des « hommes sauvages [...] êtres humains nomades, hôtes des forêts montagneuses, possesseurs – selon les Moï – d'une queue analogue à celle du singe » ; ils présenteraient de plus la très curieuse particularité de n'avoir aucune articulation ni aux jambes ni aux bras, la face antérieure de leurs avant-bras étant de surcroît munie d'une membrane dure et tranchante comme un couteau (MAITRE 1912)...

Ainsi, si l'on peut voir dans les récits des Annamites « l'expression du mépris du peuple conquérant » (FINOT 1928), les croyances parallèles des populations Mnong tendent à renforcer l'idée que les hommes à queue constituent surtout des marqueurs de l'inconnu, inconnu qui favorise d'ailleurs l'épanouissement du mythe ; et ces légendes indochinoises d'hommes à queue confirment qu'une origine autochtone est tout à fait possible. Au-delà, la déshumanisation semble aller de concert avec le



Fig. 6 : Zone d'exploitation à l'ouest de la galerie E (hauteur environ 1,30 m). Mine de fer de Gounoudoudji (photo J. & L. Triolet).

degré de domination exercé par la population qui leur attribue cette queue, l'anthropophagie semblant bien constituer l'un des traits ultimes de cette déshumanisation. Et, en Indochine comme en Afrique, le mythe peut parfois viser des populations très particulières, notamment des groupes de métallurgistes aux pratiques secrètes et fantasmées. En témoigne l'histoire des Sreis, ces amazones mois vivant non loin du Dong Naï, qui forgent des gongs avec le cuivre qu'elles extraient des montagnes et ne laissent pénétrer aucun étranger dans leurs villages : « chaque année, elles se rendent dans les hameaux voisins se faire féconder par les mâles qu'elles paient en morceaux de cuivre ; à l'accouchement, elles ne gardent que les filles, tuent et mangent les garçons [...] enfin, elles ont la colonne dorsale prolongées par une petite queue pour laquelle des trous sont ménagés dans le treillis des lits de camp » (MAITRE 1912).

De ce parcours sur les traces des hommes à queue, à travers les époques et les continents, il ressort que ces légendes, même si elles s'épanouissent plus particulièrement dans des contextes de domination entre groupes humains, constituent avant tout des marqueurs de l'inconnu, de l'altérité. Elles permettent d'attribuer à l'autre, à l'inconnu, une part d'animalité, mais une part seulement... Les

hommes à queue restent bien avant tout des hommes, et le fait que cette queue, au contraire des animaux, les gêne parfois au plus haut point est là pour nous le rappeler. Ces récits semblent pour beaucoup avoir une origine autochtone, et leur apparition en différents points du globe, lorsque des conditions favorables sont réunies, résulterait ainsi d'un phénomène de convergence. Dans le cas particulier de Gounoudoudji, la légende des hommes à queue a été garante de la mémoire des lieux, transmettant le souvenir des mineurs et métallurgistes qui y travaillaient et de leurs pratiques industrielles.

Bibliographie

AGOSSEVI 2018

Agossevi Pierre - *Témoignage recueilli sur le site.*

AUCAPITAINE 1857

Aucapitaine Henri (Baron) - *Les Yem-yem, tribu anthropophage de l'Afrique centrale*, Paris, Arthus Bertrand éditeur, 11 p.

BALOGOUN 2018

Balogoun Claude - *Le site des hommes à queue (Gounoudoudji) de Dogbo - Bénin*, film, Fonds des Arts et de la Culture, Bénin.

BINGER 1892

Binger Louis-Gustave (capitaine) - *Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi (1887-1889) – tome 1er et tome 2*, Paris, Librairie Hachette et Cie, respectivement 513 p. et 364 p.

CASTELNAU 1851

Castelnaud Francis de - *Renseignements sur l'Afrique centrale et sur une nation d'hommes à queue qui s'y trouverait, d'après le rapport des nègres du Soudan, esclaves à Babia*, Paris, P. Bertrand libraire-éditeur, 66 p.

ENJOY 1896

Enjoy Paul d' - L'appendice caudal dans les tribus Moï, in *L'Anthropologie*, 7, p. 531-535.

ESCAYRAC DE LAUTURE 1855

Escayrac de Lauture (Comte de) - La fable des hommes à queue, in *Mémoire sur le Soudan*, in *Bulletin de la Société de géographie* (Paris), 4e série, 10, p. 134-137.

FINOT 1928

Finot L. - À propos des Moï à queue, in *Bulletin de la Société des Amis du Vieux Hué*, n°4, p. 217-221.

FOA 1895

Foa Édouard - *Le Dahomey, histoire, géographie, mœurs, coutumes, commerce, industrie, expéditions françaises (1891-1894)*, Paris, A. Hennuyer imprimeur-éditeur, 430 p.

FRANK 1802

Frank Louis - *Mémoire sur le commerce des nègres au Kaire, Et sur les maladies auxquelles ils sont sujets en y arrivant*, Paris, Amand Kœnig Libraire, 52 p.

GAIDE 1928

Gaïde Dr - Les hommes à queue, in *Bulletin de la Société des Amis du Vieux Hué*, n° 2, p. 105-124.

GODUI 2018

Godui Michel - *Témoignage recueilli sur le site*.

HEUVELMANS 1955

Heuvelmans Bernard - *Sur la piste des bêtes ignorées tome 1 : Indo-Malaisie, Océanie*, Paris, Plon, 359 p.

HEUVELMANS 1980

Heuvelmans Bernard - *Bêtes ignorées du Monde : Les bêtes humaines d'Afrique*, Paris, Plon, 664 p.

IROKO 1983

Iroko Abiola Félix - En direct... du Bénin. Mythe ou réalité des Hommes à Queue d'Afrique du XVIe au XIXe siècle, in *Recherche, Pédagogie et Culture*, n° 64, p. 56-61

IROKO 1992

Iroko Abiola Félix - Hommes à queue et traditions en République du Bénin, in *Africa: Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente*, Anno 47, no 3, p. 413-423.

LE BRET 1855

Le Bret E- in *Archives Générales de Médecine*, Ve série, t. 5, p. 240-247.

MAITRE 1912

Maitre Henri - *Les jungles Moï, Exploration et histoire des hinterlands moï du Cambodge, de la Cochinchine, de l'Annam et du bas Laos*, Paris, Emile Larose libraire-éditeur, 564 p.

MERKYTE et ALBEK 2022

Merkyte Inga et Albek Søren - Preservation of Benin's Heritage. Is there a Happy Ending?, in *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, n° 27, p. 359-369.

MERKYTE, ALBEK et RANDSBORG 2019

Merkyte Inga, Albek Søren et Randsborg Klavs†, - Urbanizing Forest: Archaeological Evidence from Southern Benin, in *Journal of African Archaeology*, 17, p. 95-120.

OKAFOR 2002

Okafor Edwin Eme - La réduction du fer dans les bas-fourneaux. Une industrie vieille de 2500 ans au Nigéria, in Bocoum Hamady (dir.), 2002, *Aux origines de la métallurgie du fer en Afrique – Une ancienneté méconnue*, éditions UNESCO, p. 34-48.

OLLONE 1901

Ollone Charles Alexandre (capitaine d') - *Mission Hostains-d'Ollone, 1898-1900, De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée*, Paris, Hachette, 311 p.

PENEL 1982

Pénel Jean-Dominique - *Homo caudatus, Les hommes à queue d'Afrique centrale : un avatar de l'imaginaire occidental*, Paris, Société d'études linguistiques et anthropologiques de France, SELAF, 232 p.

PIERRE 1989

Pierre F. - Les recherches en archéologie minière dans le sud des Vosges lorraines, in *Le pays lorrain*, vol. 70, p. 233-242.

RANDBORG et MERKYTE 2013

Randsborg K. et Merkyte I. - *Bénin – Histoire archéologique populaire*, Acta Archaeologica, n° 84:2 -, Acta Archaeologica Supplementa XIV, Oxford, Wiley – Blackwell, 87 p.

SCHNELL 1944

Schnell R. - Les hommes à queue ont-ils existé, in *Notes Africaines*, n° 22, p. 2-3.

SKEAT et BLAGDEN 1906

Skeat Walter William et Blagden Charles Otto - *Pagan races of the Malay peninsula*, vol. 2, New York, The MacMilan Company, p. 281-282.

SOGLO 2018

Soglo Arimi - Témoignage recueilli à Agongointo.

TREMAUX 1855

Trémaux Pierre - Quelques détails sur les prétendus hommes à queue, in *Bulletin de la Société de géographie* (Paris), 4e série, 9, p. 139-148.

TURNER 1800

Turner Samuel - *Ambassade au Thibet et au Boutan*, traduit de l'Anglais par Castéra J., tome 1er, Paris, F. Buisson imprimeur-libraire, 390 p.

ZABOROWSKI 1897

Zaborowski S. - Les hommes à queue, in *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 4e série, t. 8, p. 28-32.

Remerciements

Tous nos remerciements à Inga Merkyte, Søren Albek et Ambroise C. Akoha, collaborateurs du regretté Klavs Randsborg, avec lesquels nous avons eu le plaisir de travailler au Bénin et qui nous ont fait découvrir Gounoudoudji. Nos remerciements également à la municipalité de Dogbo et à toute l'équipe du site de Gounoudoudji qui nous ont accueillis chaleureusement et ont facilité notre travail sur place.

¹ www.mondesouterrain.fr